

Faut-il se ressembler pour traduire ?



Légitimité de la traduction, **paroles de traductrices et traducteurs**

(:?!;) DOUBLE PONCTUATION

Informations sur le livre

ISBN : 978-2-490855-22-3



+/- 150 pages

14,8 x 21 cm

Broché/collé

14 €

Collection

Bibliodiversité
les mutations du livre et de l'écrit

Cilil : 3081

Parution

4 novembre 2021

(:?!;) D O U B L E
P O N C T U A T I O N

Faut-il se ressembler pour traduire ?

Présentation

La **polémique** concernant l'identité de la traductrice néerlandaise (puis du traducteur catalan) des textes d'Amanda Gorman marqua les esprits par sa virulence. Mais au cœur de cette affaire se trouve finalement un questionnement assez simple : faut-il ressembler à l'auteure pour pouvoir la traduire ?

Cette polémique ne fait qu'interpeler de nouveau, en somme, **la légitimité du traducteur**. Mais il est vrai qu'en s'ancrant sur le terrain de l'identité, elle questionne le manque de diversité (réel ou supposé) de la profession. Elle vient aussi s'ajouter à d'autres problématiques : certains soulignent par exemple l'asymétrie excluante du marché littéraire, qui invisibilise de nombreux professionnels de la traduction.

Dans ce moment particulier, alors que se combinent plusieurs interrogations, il apparaît tout spécialement utile **de donner la parole** aux traductrices et traducteurs.

Collectif – Avec des textes de Laetitia Saint-Loubert, Nathalie Rouanet, Tiphaine Samoyault, Clara Nizzoli, Pierre Lepori, Guillaume Deneufbourg et Noëlle Michel, Isabelle Collombat, Nicolas Froeliger, Frank Heibert, Édith F. Koumtoudji...

Points forts

La **réponse des traductrices et traducteurs** à la polémique liée à la traduction des textes d'Amanda Gorman.

Au-delà, **une réflexion essentielle sur la traduction**, un métier indispensable à la circulation des œuvres et des idées.

Une grande variété de contributeurs, d'horizons différents.

contact@double-punctuation.com - www.double-punctuation.com

Distribution POLLEN – Diffusion CEDIF – Numilog.com –
Canada : DIMEDIA

Traduction littéraire : le chagrin des Belges ?

Guillaume Deneufbourg* et Noëlle Michel**

Dernièrement, il a beaucoup été question de traduction littéraire. Pas toujours dans un climat apaisé, certes, mais pour une fois que les artisans de l'ombre sont sous les projecteurs, ne boudons pas notre plaisir. Fin février, une publication parue dans le quotidien néerlandais *De Volkskrant* mettait le feu aux poudres : dans une tribune incendiaire, une militante estimait « inconcevable » qu'une femme blanche puisse traduire l'œuvre de la poétesse noire américaine Amanda Gorman. Pourquoi ne pas avoir choisi une traductrice noire, de préférence jeune et activiste ?

s'était-elle étranglée. Et tous de se demander alors : faut-il être noire pour traduire une autrice noire ? Féministe pour traduire une féministe ? Ou encore, comme ironisait la traductrice Bérengère Viennot : faut-il être mort pour traduire du latin ?

Toujours est-il que la controverse a pris des proportions telles qu'une semaine plus tard, sous la pression, la traductrice en question, l'autrice Marieke Lucas Rijneveld, renonçait à la mission qui lui avait été confiée. Le secteur tout entier s'est alors insurgé, en dénonçant une hérésie, arguant que le propre du métier était, justement, de se glisser dans la peau d'un autre, avançant une multitude d'exemples de traducteurs qui ne ressemblaient en rien aux auteurs qu'ils traduisaient.

En Belgique, l'organisme Flanders Literature organise depuis quelques années son excellent « Flirt Flamand » à l'occasion de la Foire du livre de Bruxelles. Objectif : faire la promotion de la littérature néerlandophone belge auprès du monde francophone. Cette année, il avait été décidé de jouer la carte de l'originalité en organisant des rencontres

entre auteurs du Nord et du Sud - et même un mariage fictif. Ainsi l'autrice néerlandophone Lize Spit unissait-elle sa destinée à celle de Thomas Gunzig, écrivain belge francophone. Et les deux mariés de s'embrasser fougueusement par plexiglas interposé, devant un parterre crépitant de journalistes¹. Le lendemain, l'autrice à succès publiait une « carte blanche » dans le quotidien belge *De Standaard* (traduit en français par le site d'actualité *DaarDaar*) qui n'a pas manqué d'attirer notre attention.

Dans cet article intitulé en néerlandais « Français de France² », l'autrice flamande déplore la perte dans les traductions d'œuvres belges de proverbes, diction, nuances, dialectes et autres traits d'humour. En cause, selon l'intéressée, le fait que les maisons d'édition qui publient les traductions d'auteurs belges soient établies en France

¹ Voir en ligne : https://www.rtbf.be/culture/dossier/foire-du-livre/detail_mariage-symbolique-des-auteurs-lize-spit-et-thomas-gunzig-pour-rapprocher-les-litteratures-du-pays?id=10755636

² Voir en ligne : https://www.standaard.be/cnt/dmf20210429_95348594 (original) ; <https://daardaar.be/rubriques/culture-et-medias/mariage-de-lize-spit-et-thomas-gunzig-un-simulacre-pour-stimuler-les-flux-litteraires-nord-sud/> (traduction française)

et aux Pays-Bas. Notre belgitude serait sacrifiée sur l'autel de l'élitisme linguistique dont Paris et Amsterdam se font les garants. Quelques jours plus tard, elle engageait la conversation avec le journaliste et écrivain Jérôme Colin, qui allait jusqu'à proposer l'idée d'une maison d'édition belgo-belge spécialisée en traductions d'auteurs belges. « On pourrait ainsi faire traduire chaque année des œuvres belges par des traducteurs belges³ », s'enthousiasmait-il. La littérature belge devrait donc être éditée en Belgique et traduite par des Belges pour pouvoir conserver sa « belgitude » ? Avouons que nous ne sommes plus très loin de l'affaire Amanda Gorman...

Si nous comprenons les propos - en partie fondés - des deux auteurs, l'approche qu'ils proposent mérite réflexion. Premièrement - et une bonne fois pour toutes : non, il ne faut pas « être belge » pour bien traduire un auteur belge, tout comme il ne faut pas être noire pour bien traduire une femme noire. L'idée qu'on se comprendrait mieux entre compatriotes, qu'on traduirait mieux une langue parlée dans son pays, relève de la caricature. La

³Voir en ligne: <https://flirtflamand.be/programma/flirt-10/>

traduction suppose cette qualité universelle qu'est l'empathie : le traducteur a pour mission d'effacer tant que se peut son individualité pour se plonger dans l'esprit de l'auteur. La traduction est avant tout une affaire de savoir-faire, non de personnalité ou d'origine.

Deuxièmement, Jérôme Colin part du présupposé d'une équivalence intime entre français de Belgique et flamand, comme s'il existait une sorte d'*interlingua* belge, une langue « culturelle » qui entrerait en résonance avec les deux communautés du pays et qui faciliterait le passage de la frontière linguistique. Certes, nous partageons en Belgique une culture commune, dont on retrouve des points de convergences dans la langue, mais nous avons nos différences, sans doute toutes aussi nombreuses. Aussi le flamand n'est-il pas, sur le plan linguistique, le pendant « naturel » du français de Belgique, tout comme le français de France n'est pas, en traduction, l'équivalent tout désigné du néerlandais des Pays-Bas. Si les lecteurs belges francophones peuvent légitimement regretter de ne pas retrouver davantage leur langue dans les traductions de romans dont l'action se tient au pays, une traduction qui serait truffée de belgicisms ou de mots

wallons ne rendra pas mieux la « belgitude » d'un texte flamand auprès de lecteurs français de France.

Troisièmement, si l'on peut en effet déplorer un certain élitisme linguistique, précisons que la Belgique ne fait pas figure d'exception : on retrouve les mêmes rapports de force dans un grand nombre d'« aires linguistiques ». Par exemple, Vienne, autrefois l'un des phares de la littérature européenne, a perdu une grande partie de ses éditeurs. Un écrivain germanophone autrichien a plus de chances de succès s'il est édité à Munich, à Francfort ou à Berlin. En somme, si les traductions ne sont pas éditées en Belgique, c'est avant tout parce que les modèles économiques ont changé, et avec eux la taille critique qui permet à une entreprise d'être viable. Leurs arguments sont recevables, mais les auteurs belges sont aussi bien heureux de profiter de la force de frappe commerciale de grandes maisons d'édition françaises et néerlandaises pour toucher un lectorat plus vaste.

Quatrièmement, il convient de ne pas généraliser, car même si elle présente des similitudes sur le plan commercial, la situation linguistique du néerlandais et du

français est différente. On peut avancer sans craindre d'offusquer les spécialistes que le français de Belgique, *a fortiori* en littérature, est finalement assez proche du français de France. Les divergences se limitent à quelques *realia*, parfois excessivement portés en étendard - vous préférez les chicons ou les endives ? -, et à la langue parlée. L'ajout de régionalismes trop marqués - comme un mot en wallon par exemple - dans la bouche d'un personnage flamand sonnerait ridicule ; le patois de Gand ou de Hasselt n'est pas si facilement transposable en patois de Liège ou de Charleroi. Retenons en passant que le débat ne date pas d'hier : la traduction de la « tussentaal » et des dialectes est l'un des thèmes favoris de tous ceux qui s'intéressent à la littérature flamande en traduction, le cas le plus connu étant la traduction du « Chagrin des Belges » par Alain van Crugten⁴, considérée comme l'un des exemples du genre.

En néerlandais, l'écart entre Flandre et Pays-Bas est bien plus grand. Il s'agit alors, en, règle générale, de louvoyer entre les deux variantes, de se contorsionner, pour éviter au maximum les régionalismes

⁴ van Crugten, Alain, 2003. *Le Chagrin des Belges*. Paris : éditions du Seuil.

trop marqués, qui ont tendance à heurter les locuteurs de l'autre variante. Cette nécessité d'éviter une forme excessive d'ethnocentrisme est d'autant plus importante lorsque l'action d'un roman se déroule dans un pays qui compte l'une de ces variantes parmi ses langues officielles. C'est le problème qui se pose dans le cas de Jérôme Colin, dont la traduction comprend des mots très néerlandais. À cet égard, on peut en effet déplorer que la jeunesse bruxelloise, dans les librairies de Flandre, se soit soudain mise à jurer dans un néerlandais des Pays-Bas.

Aussi peut-on légitimement regretter le zèle de maisons d'édition néerlandaises qui oublient parfois de privilégier des formes plus neutres, mais aussi celui de maisons françaises qui ont trop à cœur de chasser toute aspérité, tout « régionalisme », au nom d'un purisme linguistique qui flirte parfois avec l'élitisme, voire la domination culturelle pure et simple. Sur ce plan, on ne saurait qu'encourager les acteurs de la chaîne du livre, dont les éditeurs, à s'ouvrir davantage aux variantes régionales, de façon pondérée et réfléchie, en faisant peut-être davantage confiance aux

suggestions des traducteurs. Les instances publiques de promotion de la littérature ont probablement aussi un rôle de sensibilisation à jouer en la matière.

L'idée de faire traduire chaque année quelques livres d'auteurs belges sans faire de détour par Paris ou Amsterdam, même si elle a peu de sens du point de vue économique ou culturel, pourrait-elle alors se justifier comme un acte symbolique - voire politique - destiné à rapprocher les deux côtés du pays ? L'idée mérite qu'on s'y attarde. Mais quoi qu'il en soit, retenons qu'en définitive, au-delà des quelques pertes inhérentes aux rapports de force et aux enjeux économiques du monde l'édition et au processus de traduction lui-même - Du Bellay ne disait-il pas que celle-ci n'est qu'un pis-aller devant l'inaccessibilité de l'original ? - ce qui importe avant tout, c'est la découverte de l'autre. Et quoi de mieux que la littérature, et la littérature traduite, pour nous guider vers ce noble objectif ?

***Guillaume Deneufbourg** est titulaire d'un master en Traduction de l'université de Mons (Belgique) et d'un master « Recherche » en Sciences du langage et traductologie (Université libre de Bruxelles). Accrédité par la Fondation néerlandaise pour la littérature et par Flanders Literature, il a traduit à ce jour une petite dizaine de romans et d'essais du néerlandais vers le français. Il est également traducteur contractuel pour les Nations unies et enseigne la traduction à l'Université de Mons, où il est notamment en charge du cours de traduction littéraire néerlandais-français. Il intervient aussi comme professeur invité à l'Université de Lille.

D'origine française, **Noëlle Michel vit aujourd'hui à Gand, en Belgique néerlandophone. Ingénieure de formation, elle s'est reconvertie il y a quelques années dans la traduction littéraire. Accréditée par la Fondation néerlandaise pour la littérature et par Flanders Literature, elle traduit des essais, des romans et des ouvrages pour la jeunesse. Également écrivaine, elle a publié son premier roman *Viande* en 2020, chez LiLy's Éditions.